

Sosies de Johnny : l'avenir leur appartient

Par Journaliste Figaro Jean Talabot Journaliste Figaro Amaury Giraud Mis à jour le 08/12/2017 à 14:59 Publié le 08/12/2017 à 05:00



PORTRAIT - Johnny Hapache, Johnny Success, Johnny Mirador, Johnny Rock... Ils ont dévoué toute leur existence à leur idole. Sans eux, ils ne peuvent plus vivre pour le meilleur comme le chantait le rocker disparu dans la nuit de mardi à mercredi. Malgré leur immense chagrin, ils se disent tous prêts à perpétuer son souvenir.

Lunettes noires, blousons de cuir et chemises à paillettes... Ils se disent tous «sosies», c'est leur statut public, mais répugnent pourtant à utiliser ce terme. Ils ne l'aiment pas, le jugent trop «péjoratif». Ces fans de la première heure, qui ont poussé la passion jusqu'à vouloir copier leur idole et, pour la plupart, monter sur scène pour reprendre ses plus grands tubes, expriment toute la douleur d'avoir perdu leur raison de vivre. Qu'ils soient musiciens de formation, intermittents du spectacle ou qu'ils cumulent plusieurs emplois, ces «Johnny» de gala réfutent aussi les accusations de caricature. Chacun à leur façon, ils veulent incarner et célébrer tous les visages de Johnny Hallyday. Et tant pis si les acteurs de cette «profession» à part ne s'entendent pas toujours. Tous, et pas forcément les plus ressemblants, revendiquent en effet l'appellation de sosie «officiel». La «guerre des sosies» couve. Pour l'instant, ils se disputent les plateaux de télévision. Et chantent les louanges du rocker. Leur roi est mort. Vive leur roi.

«Ils se disent tous “sosies officiels”, c'est n'importe quoi! Le seul officiel, c'est Johnny lui-même!» Johnny Hapache

Au téléphone, sa voix est troublante tant elle ressemble à celle de l'idole. On lui demande son nom, le vrai. Il répond ferme et laconique: «Ce sera Johnny...» C'est ainsi qu'on l'appelle depuis ses quatorze ans. On est alors au début des années 70 et le gamin, qui va grandir en orphelinat, ressemble déjà étrangement au chanteur. Il quitte sa «prison» pour travailler avec des forains dans les fêtes de village. En sifflant les tubes de son idole, il monte et démonte inlassablement les attractions. Un soir dans un dancing, suite à un pari perdu, il se hisse sur la scène. Les premières notes de l'orchestre résonnent et le voilà qui entonne Toute la musique que j'aime. «Ce fut un triomphe!», se souvient-il.

Au téléphone, sa voix est troublante tant elle ressemble à celle de l'idole. On lui demande son nom, le vrai. Il répond ferme et laconique: «Ce sera Johnny...» C'est ainsi qu'on l'appelle depuis ses quatorze ans. On est alors

au début des années 70 et le gamin, qui va grandir en orphelinat, ressemble déjà étrangement au chanteur. Il quitte sa «prison» pour travailler avec des forains dans les fêtes de village. En sifflotant les tubes de son idole, il monte et démonte inlassablement les attractions. Un soir dans un dancing, suite à un pari perdu, il se hisse sur la scène. Les premières notes de l'orchestre résonnent et le voilà qui entonne Toute la musique que j'aime. «Ce fut un triomphe!», se souvient-il.

Ensuite, c'est le parcours classique du «sosie». Via son club de motards, le jeune fan multiplie les concerts de son idole. Il travaille sa ressemblance. Se trouve un surnom. Il sera désormais Johnny Hapache. Son nom de scène reprend ses propres initiales et celles de la star. Un moyen aussi pour lui de témoigner de son amour pour la culture amérindienne. Sa chanson préférée? Je suis né dans la rue. Elle lui parle. Raconte le propre parcours de celui qui, depuis une vingtaine d'années maintenant, vit de sa passion. Avec le Cheyen Group Music (!) qui l'accompagne, l'Hapache se produit dans les mariages, les anniversaires, sur les scènes de cabarets... Il est également doublure ou comédien pour des films et documentaires. Son heure de gloire: avoir remplacé Johnny à un concert de charité. Avec la bénédiction du patron. Il est aussi parti en tournée pendant quinze jours à Tahiti. Son plus beau voyage. Il veille également sur sa précieuse relique. Sa guitare Fender, modèle Stratocaster, griffée de la main de son maître: «À mon ami Johnny Hapache, fidèlement, Johnny Hallyday». Une dédicace obtenue sur le tournage du film Jean-Philippe dans lequel il était figurant.



Ses «confrères», il les fréquente peu. «Ils se disent tous «sosies officiels», c'est n'importe quoi! Le seul officiel, c'est Johnny lui-même!», assure-t-il. La voix d'Hapache est naturelle, jamais maquillée. «Au téléphone, les gens raccrochent parce qu'ils pensent que je suis le vrai Johnny!», confie-t-il. Sur scène, par contre, l'interprète enfle une tenue d'apparat: «Toujours en cuir, avec mes «tiags"!» Une fois lancé, il peut livrer, dit-il, un show de quatre heures. Il connaît des dizaines de chansons par cœur. Pour autant, il n'est pas un fan total de la star. Il dit vouloir toujours privilégier sa famille, son amour en général pour le rock'n'roll et les tenues de cuir. Ne pas oublier de vivre.

Tribute to Hallyday

De vingt-cinq ans son cadet, Johnny Success, Gilles à l'état civil, se souvient de la première fois où il a vu son idole. «C'était un grand spectacle en 1979, j'avais neuf ou dix ans. J'ai complètement halluciné, c'était extraordinaire. J'étais submergé par son charisme, sa voix, la mise en scène qui l'entourait», dit-il. Une énergie que le jeune homme essaie de retrouver durant son adolescence soit sur la scène d'un karaoké, soit avec son groupe de rock. «On ne jouait pas que du Johnny, contrairement à beaucoup de sosies. Johnny, c'est le rock, et il faut en connaître toutes les facettes pour s'approcher du maître», confie-t-il.



Après avoir été disc-jockey en boîte de nuit ou encore animateur radio, Success décide en 2007 de se lancer comme «sosie». Cinq musiciens, six mois de répétitions et quelques chemises en cuir suffisent à lancer le groupe Tribute to Hallyday pour une tournée qui durera un an. «Je ne me suis pas forcé pour rentrer dans la peau du personnage, j'ai tellement été imbibé par lui étant plus jeune. J'avais aussi peur de la caricature. C'est trop facile de caricaturer. Dans ce petit milieu des sosies, beaucoup s'autoproclament «officiel». Ça dénigre la profession, car cela en est une», explique-t-il.

Ce qui le différencie des autres? «Une forme de sincérité, de nature», avance-t-il. Il n'est pas dans la copie mais dans la passion: «Jamais de play-back. Quel intérêt? Nous, c'est du vécu, ça transpire, ça bouge, ça mouille le maillot. Mais je reste moi-même.» Depuis sept ans, le Tribute to Hallyday fonctionne à mi-temps, enchaîne les événements privés, les plateaux télé ou les studios de radio. Parallèlement, le chanteur est chauffeur de taxi pour une entreprise privée. Un choix qui lui a permis de trouver son équilibre.

Comme beaucoup de sosies, il préfère la période années 70 de Johnny Hallyday. Une époque où le chanteur était «au creux de la vague, ce qui

l'a forcé à sortir de lui-même». Ses chansons favorites ne sont d'ailleurs pas les plus connues: Voyage au pays des vivants et Je n'ai besoin de personne. Mais, évidemment, sur scène, on ne peut passer outre les standards: «C'est un format, on en a bien conscience. Mais nous restons nous-mêmes.»

Le «monument» Johnny

Éric Dumerre est Lillois. Le nom de scène de ce quinquagénaire? Johnny Mirador. À y regarder de près, il ressemble plus à Lemmy Kilmister qu'à son idole. En 1979, il a quatorze ans et accompagne son frère à un concert de l'idole des jeunes. «L'artiste, le charisme, la bête de scène, je suis tombé dedans et ça ne s'est plus arrêté», confie-t-il. Depuis une quinzaine d'années, il sillonne la France pour des galas où il officie comme chanteur et «sosie», terme qu'il emploie uniquement pour «une question de marketing». Il y a quatre ans, cet ancien chauffeur routier quitte définitivement le volant. Les sollicitations sont devenues trop nombreuses. Il devient Johnny Mirador à temps plein et se produit un peu partout dans l'Hexagone. L'une de ses fiertés, être accompagné sur scène par un ancien guitariste de Johnny Hallyday. L'été, il fait le show dans le Var au sein des campings et des restaurants. Cette itinérance, au sein de la France périphérique comme des grandes agglomérations, montre bien l'imprégnation dans la culture populaire de la figure mythique de Johnny Hallyday. Dans la nuit de mardi à mercredi, Éric Dumerre n'arrivait pas à dormir. Peut-être une prémonition. Il apprend la mort de son idole à 4h du matin et semble encore incapable d'y croire vraiment. En fin de semaine, il se produira en Belgique mais redoute déjà l'échéance: «Ça va être terrible, je ne sais pas comment l'aborder. Évidemment je vais poursuivre mon métier, je ne vais pas arrêter. Je vais même l'améliorer pour lui rendre le meilleur hommage possible.» Pour Johnny Mirador, l'aventure continue malgré tout: «Comme je dis toujours, en France il y a deux monuments: la tour Eiffel et Johnny. Personnellement, j'aurais préféré que la tour Eiffel s'effondre.»



Johnny Rock et son «grand amour»

Il est sans doute le plus connu des sosies de Johnny Hallyday. Denis Le Men, alias Johnny Rock, est un Manchois de 62 ans. Sa passion débute en 1966 quand, devant l'émission «Têtes de bois et tendres années» d'Albert Raisner, il comprend instinctivement que «le Grand», comme il l'appelle, sera sa vie. Ses parents, ouvriers, entretiennent sa ferveur. Ils lui offrent des disques de la vedette de rock'n'roll et une guitare.

Son entrée dans la profession, il la débute à l'orée des seventies. Quatorze ans après ses premiers concerts, il est «remarqué» par le directeur d'un nightclub. L'homme l'engage pour des représentations une fois par mois. S'il se professionnalise rapidement et s'offre les services d'un orchestre, le Rock'n'roll Attitude, il ne lâche pas son travail dans une usine de charpenterie de marine. Une «double vie» qui surprend ses collègues. Les week-ends, il troque son bleu pour un costume à paillettes ou un intégral cuir. En 1994, Mireille Dumas reçoit Denis Le Men dans son émission Bas les masques. Lors de l'enregistrement, il revient sur cette passion démesurée. «Je ne peux pas imaginer ma vie sans lui. Je vis à travers lui, je ne pourrais pas passer une journée sans l'écouter. Il m'a apporté beaucoup de rêves, même avant que je fasse de la scène.» Le besoin d'identification, Denis ne le voit pas comme une obsession mimétique mais plutôt comme un désir irrépensible de rendre hommage à son icône: «Je ne veux surtout pas le salir, c'est important. Il y en a qui vont dans des églises prier leur dieu. Nous, notre dieu, il était vivant, il était là. Lorsqu'il chantait, c'était la messe, la messe du rock'n'roll.»



La mort de Johnny Hallyday, Denis Le Men l'a apprise dans la nuit de mardi à mercredi, réveillé par la sonnerie incessante de son téléphone portable. Sollicité immédiatement par les journalistes, il n'a pas eu le temps de digérer l'information et sa gravité. «Jean-Philippe Smet est mort, mais Johnny Hallyday ne mourra jamais, explique-t-il solennel. Un phénomène pareil, ça n'est plus possible aujourd'hui. Tout est éphémère maintenant». La permanence du phénomène Johnny Hallyday dans son milieu, celui des travailleurs, existe encore. Il en est sûr. «L'ouvrier que j'étais n'aurait jamais connu cette belle vie sans lui», admet-il, reconnaissant envers Johnny qu'il a rencontré plusieurs fois, notamment sur le plateau de Michel Drucker. Vendredi soir, il remontera sur scène pour la première fois depuis le départ de son «plus grand amour». Ce sera en Seine-et-Marne. Évidemment, il assistera samedi à l'hommage national, en bonne place derrière le cortège funéraire qui traversera la capitale de la Place de l'Étoile à l'église de La Madeleine. Pour lui comme pour les autres «sosies», le poids du deuil est plus lourd encore. Mais tous entendent être à la hauteur de la légende sacrée de Johnny. Et tous veulent entretenir la flamme. Rallumer le feu...

